

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

XII — UN NOBLE COMBAT

(Suite)

Et, s'il souffrait à la pensée du chagrin de Gilbert, il était extraordinairement heureux d'avoir tout deviné et de tenir le remède, là, tout prêt...

De grosses larmes coulaient sur ses joues ; il les essuya brusquement, furieux contre sa faiblesse : pourquoi pleurer puisqu'il connaissait la consolation suprême, qu'il allait soulager, guérir son fils, en prononçant quelques mots ? C'était absurde de pleurer puisqu'il était heureux, lui, et que, tout à l'heure, quand il aurait arrangé les choses, ils seraient parfaitement heureux tous les trois !...

Car il allait tout arranger...

Et voilà que, tout d'un coup, il se mit à sangloter aussi. Gilbert, sans quitter sa mère, avait arrêté M. Morel par la main et murmurait :

— Tu ne me dis rien, toi ?

— Moi ?... Mais... Moi !

Il se croyait très fort, M. Morel, et cette phrase, et la caresse de son fils le rendaient aussi attendri, aussi tremblant qu'une femme.

Ils demeurèrent un instant, bien unis tous les trois, serrés dans une même étreinte... Et puis, comme Gilbert semblait plus calme, M. Morel reprit :

— Maintenant, revenons à nos moutons. Pourquoi ?

Gilbert lui mit une main sur la bouche et dit fermement :

— Père, je t'en supplie, ne me demande plus rien... du moins aujourd'hui...

— Tu avoue donc qu'il y a quelque chose de secret ?... Bien ! seulement, tu voudrais prendre ton temps pour préparer de nouveaux mensonges — oh ! je sris de quoi tu es capable — pour arranger toutes choses sans que tes parents y voient clair ?...

— Oh ! non, père !

Gilbert protestait, quoique, en effet, ce fût bien sa pensée. Il avait été surpris ; mais il comptait réparer tout cela... Et, à aucun prix, il n'avouerait la vérité à ses parents.

M. Morel reprit :

— Tu t'entêtes, mon fils ? tu t'imagines garder tes secrets pour toi, parce que tu crains que leur révélation ne soit une peine pour tes parents ? Mais quelle peine plus grande pouvons-nous ressentir que de te savoir malheureux ? Eh bien, je le sais, ton grand secret !

Mme Morel dévisagea son mari avec effroi. Il affirmait avec énergie :

— Oui, je sais ton secret ; et je suis un imbécile de n'avoir pas compris tout de suite...

— Mon père, je te jure que tu ne peux pas savoir...

— Allons ! ne m'interromps pas ! Tu feras simplement un signe de tête pour avouer que j'ai deviné... Et réjouis toi, cher petit ; car, ton chagrin, je vais te l'enlever par la révélation de mon secret, mais pas celui que tu penses...

Mme Morel avait été prise d'un tremblement nerveux. Son mari la domina, la calma d'un geste ferme :

— J'aime à croire, femme, que tu mets le bonheur de Gilbert au dessus du nôtre ?...

— Parle, mon ami, j'approuve tout ce que tu feras, tout ce que tu diras.

Elle murmura cela d'une voix glacée ; dans le regard de son mari, elle avait compris la nécessité du suprême sacrifice.

M. Morel se retourna du côté de Gilbert :

— Je vais d'abord te dire ton secret, à toi : il y a quelques jours, tu te rendais tout joyeux à la villa des Anémones...

— Assez, mon père, assez ! s'écria Gilbert qui se sentait deviné.

— Non, non, je vais jusqu'au bout, répliqua M. Morel avec un tranquille sourire. — Soudain, dans un homme de rien, un de ces individus qui vivent d'amuser les autres, tu as reconnu ton père... Ne me dis pas non ! Tu mentirais !...

— Eh bien oui, père ! Mais je te jure que si la chose est possible, je t'ai d'avantage aimé à partir de ce moment...

— Quelle imprudence ! prononça tristement Mme Morel.

— Je t'expliquerai une autre fois, mon enfant, le concours de petites circonstances qui m'a amené à donner, presque malgré moi, cette dernière, cette fatale représentation ; je t'ai surtout fait pour éviter d'éveiller des soupçons... Je t'expliquerai aussi par quel engrenage, par quels devoirs de famille, je me suis trouvé pris dans ce métier humiliant.

Gilbert eut un geste d'exquise tendresse.

— Oh ! père ! ne dis pas une chose semblable ! Est-ce que quelque chose que tu as fait, toi, peut être humiliant ?...

— Si, si ! j'en ai souvent souffert, et la preuve que tu es de mon avis, c'est que tu voulais donner ta démission !... Oh ! je ne doute pas de ton cœur ; tu as compris bien vite, j'en suis certain, que si j'avais choisi ce métier, c'est qu'il m'avait été impossible d'un choisir un autre... Je t'avoue que j'ai voulu l'abandonner un jour, quand je t'ai vu grandir !... Hélas ! c'eût été vous imposer, à toi et à ta mère, une vie de privations, au lieu de la tranquille existence que je vous avais assurée... Je trouvais plus naturel, plus juste, de continuer ce métier qui m'obsédait. Seulement,

pour que vous n'eussiez pas à rougir de moi, j'allai, sous un faux nom, l'exercer à l'étranger.

Gilbert entourait M. Morel de ses bras.

— Rougir de toi, père ! Mais tu ne sais donc pas combien je te vénère, combien je suis fier de toi... Ecoute, ne parlons plus de tout cela, et aimons-nous sans évoquer le souvenir de ces années où tu souffrais... Tout est fini, puisque nous voilà à jamais réunis !

M. Morel secoua la tête et répliqua :

— Pardon ! Raisonnablement avec bon sens ! Non ! tu n'as pas rougi de moi ! tu es un bon fils... Mais tu t'es dit que dans ce milieu aristocratique de la marine, tes amis rougiraient pour toi de l'humilité de ton origine... Ne m'interromps pas. Toi, tu n'as pas éprouvé l'ombre d'un mauvais sentiment que des pensées humiliantes ; et en t'es trop généreux, tu n'as pas voulu permettre la possibilité d'une chose semblable. Tu as trouvé plus noble de te retirer, de sacrifier ton avenir à tes parents... Nous t'en remercions de tout notre cœur, cher Gilbert ; mais nous t'avons déjà dit que nous n'acceptons pas ce sacrifice !

Gilbert était si anéanti de voir ses moindres pensées si bien analysées qu'il ne trouvait plus un mot pour réfuter son père. Celui-ci ajouta, d'une voix un peu moins assurée :

— Ce n'est pas tout, mon enfant ! Le chagrin, auquel tu es en proie, et que tu ne peux plus essayer de nier, n'est-ce pas ? ce chagrin ne peut pas être causé seulement par le regret de ton métier ?

Gilbert blêmit.

M. Morel s'adressa alors avec autorité à sa femme.

— Ma pauvre amie, parle-lui, toi, maintenant... Tu es mère... Tu sauras mieux que moi lui arracher son dernier secret.

Gilbert contempla sa mère avec un véritable effroi. Elle le prit, l'attira contre elle.

— Je ne suis pas jalouse, Gilbert... Je sais depuis longtemps que tu aimes... J'ai déjà fait, dans mon cœur, une grande place à la jeune fille qui t'a pris le tien... Je l'aime de t'aimer !

— M'aimer ! balbutia Gilbert, en s'arrachant à l'étreinte de sa mère, et en se cachant le visage dans les mains. Oh ! je vous en supplie, taisez-vous tous les deux... vous m'enlevez tout mon courage... Je m'imaginai être un homme et, sous votre affection ; je redeviens un enfant sans énergie... Comprenez donc que si Mlle de Montmoran avait commis la folie de m'aimer, cet amour eût été sans issue, son père étant formellement décidé à ne la donner qu'à un homme de son rang, à un gentilhomme... Oui, chers parents, j'aime Viviane ! Et c'est l'unique cause de mon chagrin : elle ne m'aime pas, elle ne peut pas m'aimer !

— Et pourquoi ne pourrait-elle pas t'aimer ? s'écria Mme Morel avec un superbe mouvement d'orgueil. Est-ce que mon fils ne porte pas sa noblesse en lui ?... Mais je suis folle de te croire : Viviane t'aime ! Elle serait indigne de ton amour, si elle ne t'aimait pas... Et je la détesterais alors !

Gilbert s'écria :

— Ah mère ! ne prononce pas un mot contre elle ! Si tu savais en quels termes exquis elle m'a parlé de toi !

— Tu vois bien, enfant chéri, qu'elle t'aime ! Je le sais, je l'ai senti dès le jour où tu m'as écrit votre rencontre à Cherbourg... Et je devine maintenant tout ce qui s'est passé à Cannes... Tu as osé lui dire ton amour, elle n'a pas su te cacher le sien... Et, au moment où tu croyais toucher au bonheur, tu as cru que tes espérances s'écroulaient à jamais... Et c'est nous, ton père et moi, nous pauvres et simples gens, qui nous dressons entre ton bonheur et toi ! Et tu t'imagines que je permettrai cela, que mon Gilbert sera malheureux par nous ?... Non, non ! On te reproche ta naissance, n'est-ce pas, l'humilité de ceux qu'on prend pour tes parents ?

— Que dis-tu, ma mère ?

— Ah ! Dieu veut que tu connaisses tout la vérité !

Mme Morel éprouvait une joie divine à se sacrifier à son Gilbert.

Elle continuait avec exaltation.

— Tu croyais, n'est-ce pas ? que c'était nous tes parents, que c'était bien notre sang qui coulait dans tes veines ?... Comme si nous, simples bourgeois parisiens, nous aurions pu te donner ce tempérament de soldat, de marin !

Gilbert voulut l'interrompre :

— Assez, mère, tais-toi ! Tu me fais peur !

— Non, dit fermement M. Morel, écoute ta mère... ou du moins celle qui a remplacé auprès de toi la famille qui t'a abandonné, cher enfant !

— Mais que me dites vous, grand Dieu !... Ma mère ! Mon père !

— Nous avons usurpé ces noms si doux, mon enfant, dit Mme Morel... Mais tu ne nous aimeras pas moins pour cela ?... N'est-ce pas, Gilbert ?

Et elle joignait les mains comme pour supplier. Et Gilbert disait en l'embrassant :

— Ah ! chers parents, pourquoi me révéler ce secret ? Pourquoi me dire que je ne suis pas votre fils ?... Mais que va-t-il me rester alors ? Oh ! si, mère, tu es toujours ma mère, et toi, mon père... Je ne veux pas savoir autre chose... C'est toujours bien votre cœur qui bat en moi !

— Ah ! ça, pour le cœur, s'écria Mme Morel avec un nuif mouvement d'orgueil, j'ai la prétention d'en avoir autant que les plus nobles. Et, s'il est possible de donner son cœur à un enfant sans l'avoir porté dans son sein, je t'ai donné le mien... Mais, ne nous égarons pas, et toi, sois obéissant comme lorsque tu étais petit : ne m'empêche plus de parler, tu sais bien que je me trouble quand on m'interrompt...

— Chère mère !

— Oui, n'est-ce pas ? Malgré tout, tu m'appelleras toujours ainsi ?... Si tu ne devais plus m'appeler mère, j'aurais moins de courage, et il m'en faut, va, pour faire mon devoir, pour briser ce lien mystérieux qui nous unissait.